

## *Les Amoureuses*

Janick Beaulieu

---

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1993). Compte rendu de [*Les Amoureuses*]. *Séquences*, (164), 48–49.

celle de Claudio qui, d'amoureux *transi*, en vient à honnir celle qu'il adorait. Il revient donc ici aux acteurs de bien faire passer ces comportements pour le moins excessifs.

Les rôles de Don Pedro et Don John sont ordinairement dévolus, tout comme celui de Leonato, à des acteurs d'âge mûr, ce qui a pour effet d'accentuer le fossé des générations. En opposant ainsi les manigances des uns à la naïveté des autres, les jeunes amants font figure de pions entre les mains de leurs aînés. En optant pour une distribution plus jeune, Branagh déplace le rapport de forces et rend les personnages moins unidimensionnels.

Denzel Washington campe avec grâce et autorité un Don Pedro très masculin qui domine l'ensemble. La présence de Don John a été réduite et ses dialogues coupés de moitié. Branagh a choisi de miser davantage sur la présence physique et la mine sombre de Keanu Reeves et c'est un bon choix, car on sait, depuis *Dracula*, qu'il vaut mieux le voir sans trop l'entendre.

Sous les traits de Robert Sean Leonard, Claudio est un vrai romantique dont les grands yeux humides traduisent bien la sensibilité blessée. Le personnage pourrait facilement paraître odieux s'il n'était victime de son propre manque d'expérience en la matière. Le choix de Michael Keaton se voulait prometteur, mais se révèle en fait plus ou moins heureux. En substituant son type d'humour assez excentrique et maniéré — ici doublé d'une variante *pythonesque* —, à celui, très verbeux, de Dogberry, Keaton nous prive du plaisir de goûter un texte parfaitement hilarant en le passant au hachoir comme pour s'en débarrasser. Les spectateurs qui feront connaissance avec la pièce de Shakespeare par le biais du film de Branagh seront médusés par cet étalage de tics sans véritable lien avec le reste.

Mais *Much Ado*, c'est avant tout l'histoire de Benedick et Béatrice.

Incarnés par le couple Branagh-Thompson dans une forme superbe, les amants rebelles semblent plus enclins que jamais à renouer. Si ce Benedick dissimule son insécurité sous une avalanche de protestations claironnées haut et fort, la brillante Béatrice d'Emma Thompson cache, sous ses réparties cinglantes, une blessure encore sensible. Elle sait donner une étonnante complexité à la phrase « I know you of old » (Je vous connais depuis longtemps) qui laisse poindre en un instant tout un drame intérieur étouffé à grand-peine. Cette Béatrice, dont on dit à juste titre qu'elle aurait voulu naître homme, se trouve bien à l'étroit dans le rôle qu'on lui assigne et revendique fort les prérogatives de l'autre sexe.

Lorsque tous les drames, petits et grands, sont résolus, il reste le soleil d'Italie et l'impression qu'il a peut-être taper un peu fort ce jour-là.

**Dominique Benjamin**

**MUCH ADO ABOUT NOTHING (Beaucoup de bruit pour rien)** — Réal.: Kenneth Branagh — Scén.: Kenneth Branagh d'après la pièce de Shakespeare — Phot.: Roger Lanser — Mont.: Andrew Marcus — Mus.: Patrick Doyle — Son: David Crozier — Déc.: Tim Harvey, Martin Childs — Cost.: Phyllis Dalton — Int.: Denzel Washington (Don Pedro, prince d'Aragon), Kenneth Branagh (Benedick, un Lord de Padoue), Robert Sean Leonard (Claudio, un Lord de Florence), Keanu Reeves (Don John, demi-frère de Don Pedro), Gerard Horan (Borachio), Richard Clifford (Conrade), Richard Briers (Leonato, gouverneur de Messine), Brian Blessed (Antonio, son frère), Patrick Doyle (Balthasar, un chanteur), Jimmy Yuill (Frère Francis) Kate Beckinsale (Hero, fille de Leonato), Emma Thompson (Béatrice, nièce de Leonato), Imelda Staunton (Margaret, suivante de Hero), Phyllida Law (Ursula, suivante de Hero), Michael Keaton (Dogberry, constable de la garde), Ben Elton (Verges, son subalterne), Edward Jewesbury (le sacristain), Andy Hockley (George Seacole), Chris Barnes (Francis Seacole), Conrad Nelson (Hugh Oatcake), Alex Scott (serviteur de Benedick), Alex Lowe (le messager) — Prod.: Kenneth Branagh, David Parfit et Stephen Evans — Grande-Bretagne — 1993 — 110 minutes — Dist.: Alliance/Vivafilm.

## Les Amoureuses

Les Amoureuses de Johanne Prégent, c'est l'amour à la carte du Tendre, version moderne. Avec, au menu, un consommé à la séparation.

Des émotions servies sur canapés. Des hésitations mijotées dans l'air du temps. Au dessert, on nous propose un éclair au chocolat flambé au coup de foudre. Johanne Prégent assume le scénario et la réalisation. Si son film est raté, il ne faudra s'en prendre qu'à la pauvre Johanne, Prégent comme devant. Heureusement pour nous, la scénariste a eu la main heureuse et la réalisatrice l'oeil à l'avenant.



Kenneth Welsh et Louise Portal dans *Les Amoureuses*

Johanne Prégent nous présente le couple David-Léa, vieux de dix ans. Rien ne va plus comme avant. La petite cellule amoureuse se sent attaquée de front. Un petit grain de sable s'est introduit dans l'huile pourtant blindée par un désir amoureux de longue durée. David, un romancier qui enseigne dans une université, a eu une aventure avec une de ses étudiantes. Et voilà que la jalousie, cette petite bête increvable qui a survécu à toutes les déclarations de l'amour libre, vient élire domicile dans le cœur de Léa, dessinatrice de costumes au théâtre. La belle union en prendra pour son cancer. Jusqu'ici, rien d'original à l'horizon. D'autant plus que le triangle amoureux s'affirme aussi âgé que le plus vieux métier du monde.

Voyons voir! Un tantinet de patience nous mènera à un abordage nouveau. Johanne Prégent a été l'heureuse victime d'une idée fortiche. En parallèle, elle nous décrit la naissance d'un couple sous la mouvance d'un coup de foudre bien orchestré. Il s'agit de Marianne et Nino. Ce qu'il y a de plus astucieux dans toute cette entreprise, c'est le fait



de constater que ces deux histoires s'imbriquent l'une dans l'autre jusqu'à s'influencer mutuellement. Et cette construction originale vient de ce que notre Prigent a fait de Léa et Marianne des complices de toujours sous la bannière de l'amitié. C'est ce qu'on appelle avoir le compas dans l'oeil et l'originalité à la boutonnière.

Une fois le manège bien en selle, le spectateur se rend compte que cette construction originale donne naissance à des jeux de contrastes aussi intimistes que jubilatoires. Il faut savoir que nos deux couples naviguent dans la quarantaine plus ou moins avancée. En s'amourachant d'une jeune admiratrice, David a peur de mourir idiot, tandis que Nino craint de mourir sans une progéniture qui témoignerait d'un amour aussi fidèle qu'incandescent. Léa a investi dans la durabilité d'une union tout en étant heureuse dans sa profession. Et voilà que l'investissement semble donner dans la faillite. Marianne, une acupunctrice chevronnée, a toujours cru qu'il fallait se méfier des mélodies amoureuses aux lendemains qui déchantent. Et voilà qu'elle en pince pour un Italien rencontré à l'occasion d'une banale massothérapie. Nos amoureuses s'expriment sous la gouverne d'une économie quasi constante dans les gestes et dans la voix. Par contraste, Nino déploie force gestes et s'abandonne à des déclarations fracassantes: «Pour être heureux, il faut faire l'amour 87 fois par jour!» Et Nino qui est un manuel fait bande à part dans ce milieu intellectuel. En somme, tous ces contrastes étonnants viennent du fait que Johanne Prigent a su observer avec finesse deux couples dont l'un arrive à son déclin, tandis que l'autre prend son envol sur le sommet d'un volcan radieux. Une telle habileté dans l'art de raconter deux histoires de couple mérite une couple d'applaudissements.

Dans **Les Amoureuses**, tout fonctionne par couple. On dirait une petite arche de Noé. En sus des deux couples dont nous venons de parler, il

ne faut pas oublier le couple Camille-Perdican d'Alfred de Musset et les comédiens qui les incarnent. Certains ont vu dans le couple formé par Louise Portal et Kenneth Welsh une allusion politique aux deux solitudes qui cohabitent difficilement dans notre pays sans bon sens. Mais l'ensemble du film n'incline pas vers une quelconque interprétation de ce genre. Ici, il n'est question que d'amour et tout le reste n'est qu'extrapolation littéraire.

Comme pour bien nous signifier que son film se veut intimiste, Johanne Prigent collectionne les intérieurs avec peu de personnages. Des séquences plutôt courtes donnent une vitalité certaine à des dialogues qui auraient pu nous enquiquiner. On sent que la réalisatrice n'a conservé dans son montage que des conversations susceptibles de faire évoluer ses personnages. Et c'est très bien ainsi. Je m'en voudrais de ne pas souligner que la montre de notre réalisatrice est à l'heure du Québec d'aujourd'hui. Son Montréal est cosmopolite. Nos amoureuses ont des conjoints d'une origine étrangère qui semblent avoir adopté la laine du pays sans renier leur passé. La petite musique de chambre de Pierre Desrochers fait chambre commune avec l'atmosphère de ce film. D'ailleurs, la facture du film m'a fait penser à une sonate pour deux claviers. Une sonate en amour mineur pour le couple David-Léa. Une sonate en amour majeur pour le couple Nino-Marianne. Et tous les acteurs donnent dans la note juste.

Pourquoi, en amour, perd-on si facilement la tête? C'est pour que le coeur prenne toute la place. Devant le couple Nino-Marianne, c'est la seule explication que je me suis donnée. **Les Amoureuses**, c'est un film qui pose des questions pertinentes sur la peur de l'engagement, le beau risque d'aimer et l'avenir du couple. Pour ne rien vous cacher, je vous dirai que j'ai eu un coup de coeur pour **Les Amoureuses**. J'en suis tombé amoureux.

**Janick Beaulieu**

**LES AMOUREUSES** — Réal.: Johanne Prigent — Scén.: Johanne Prigent — Phot.: François Protat — Mont.: Dominique Fortin — Mus.: Pierre Desrochers — Son: Richard Besse — Déc.: Louise Jobin — Cost.: Louise Jobin — Int.: Louise Portal (Léa), Léa-Marie Cantin (Marianne), Kenneth Welsh (David), Tony Nardi (Nino), Sophie Lorrain (la costumière), David LaHaye (l'acteur), Macha Limonchik (l'actrice) — Prod.: Louise Gendron — Canada (Québec) — 1992 — 99 minutes — Dist.: Ciné 360.

## Automne... octobre à Alger

C'est bien dans la nature des choses que tout auteur ait droit à revendiquer l'originalité de son oeuvre. Mais la profession de critique étant ce quelle est, il nous est souvent permis, ne serait-ce que par déformation professionnelle, de mettre l'objet que nous analysons en regard de celui d'un autre. Dans le cas de Malik Lakhdar-Hamina, ce libre choix apparaît comme un impératif si l'on considère qu'il est le fils d'un des dignes pionniers du cinéma algérien, pour ne pas dire simplement maghrébin.

À l'instar de Mohammed Lakhdar-Hamina, l'auteur de **Automne... octobre à Alger** croit fermement au

Automne...  
octobre à Alger



pouvoir qu'exerce le cinéma sur le public, tout en l'informant et le faisant réagir. Ce public, c'est d'abord celui du pays qu'il représente, même si, au fond, le film dont il est question se doit d'émettre un message à portée universelle. Comme son père-réalisateur, Malik Lakhdar-Hamina se veut cinéaste-historien, témoin de la mémoire. Et c'est là que s'arrêtent les dénominateurs communs qui unissent